



Disponible en ligne sur

ScienceDirect
www.sciencedirect.com

Elsevier Masson France

EM|consulte
www.em-consulte.com



Article original

L'anorexie mentale : une fatigue de ne pas être soi ?

Anorexia: The weariness of not being one's self?

Margaux Merand^{a,*}, Maël Lemoine^{b,2}

^a UMR Inserm U 1253, UFR de médecine de l'Université de Tours, 2, Boulevard Tonnellé, 37032 Tours, France

^b UMR 5164 « ImmunoConcept » ; équipe « Conceptual Biology and Medicine », Université de Bordeaux, 146, rue Léo-Saignat, 33000 Bordeaux, France

INFO ARTICLE

Historique de l'article :
Reçu le 25 janvier 2021
Accepté le 27 mars 2021

Mots clés :
Anorexie mentale
Dépression
Corps
Travail
Phénoménologie
Image du corps
Subjectivité
Identité

Keywords:
Anorexia nervosa
Depression
Body
Work
Phenomenology
Body image
Subjectivity
Identity

RÉSUMÉ

Le présent article comprend l'anorexie mentale comme une stratégie visant à se produire soi-même, en modelant le corps d'une manière déterminée, afin d'obtenir une reconnaissance intersubjective. Il s'agit plus précisément d'une stratégie permettant de systématiser la réussite de trois objectifs caractéristiques de l'existence sociale moderne où les individus sont appelés à se réaliser au moyen de leurs propres ressources, en s'émancipant de toute tutelle. Soumis à l'injonction d'être « quelqu'un », et d'accomplir une performance individuelle remarquable, le sujet anorexique serait singulièrement sensible aux risques d'échec constitutifs de ces deux idéaux sociaux. Ainsi, 1) la maigreur permettrait au sujet anorexique de faire l'économie de la question de son identité, en produisant à travers le corps maigre un type d'identité plutôt qu'une véritable subjectivité. Effrayée à l'idée de ne pas parvenir à cerner les frontières et facultés du « soi », la personne anorexique se retrancherait derrière le type d'identité que suggère une apparence très amincie. 2) Travaillant sur son corps, le sujet anorexique échapperait aux aléas des formes conventionnelles de travail et d'accomplissement de soi, en choisissant un matériau – son propre corps – sur lequel il a un pouvoir immédiat et qui *a priori* ne met à l'épreuve que sa volonté, en supprimant tout aléa extérieur immaîtrisable. 3) Conscient des représentations sociales dont la maigreur est investie, le sujet anorexique contrôlerait le genre de jugement porté sur lui par les autres : il échapperait ainsi au risque, normalement structurel, de ne pas être reconnu par les autres sujets conscients, ou d'être incompris d'eux.

© 2021 Elsevier Masson SAS. Tous droits réservés.

ABSTRACT

This article understands anorexia nervosa as a strategy for self-production, shaping the body in a certain way to achieve intersubjective recognition. More precisely, it would be a strategy to systematically achieve three objectives characteristic of modern social existence, where individuals are called upon to achieve themselves through their own resources, freeing themselves from any authority. Subjected to the injunction to be "someone", and to achieve a remarkable individual performance, the anorexic subject would be singularly sensitive to the risks of failure that constitute these two social ideals. Thus, 1) thinness would allow the anorexic subject to avoid the question of his or her identity, by producing through the thin body a type of identity rather than a true subjectivity. Scared at the idea of not being able to define the borders and faculties of the "self", the anorexic person would hide behind the type of identity suggested by a very slim appearance. 2) Working on their body, the anorexic subject would escape the hazards of conventional forms of work and self-actualization, by choosing a material – their own body – over which they have immediate power and which *a priori* only tests their will, by suppressing any external, unmanageable hazard. 3) Conscious of the social representations with which leanness is invested, the anorexic subject would control the kind of judgment made on them by others: they would thus escape the risk, normally structural, of not being recognized by the other conscious subjects, or of being misunderstood by them.

© 2021 Elsevier Masson SAS. All rights reserved.

* Auteur correspondant.

Adresse e-mail : margauxme@gmail.com (M. Merand).

¹ Doctorante sur l'anorexie mentale (« Redéfinir le rapport normal au corps par l'étude de la psychopathologie : le cas-limite de l'anorexie mentale ») dans une double direction de philosophie (Maël Lemoine) et de psychologie clinique (Rémy Potier).

² Professeur de philosophie des sciences médicales.

<https://doi.org/10.1016/j.amp.2021.05.005>

0003-4487/© 2021 Elsevier Masson SAS. Tous droits réservés.

1. Introduction – le projet anorexique

Dans la classification internationale des maladies (CIM-10, F50.0), l'anorexie mentale est décrite par la conjonction de cinq critères : sous-poids, peur exagérée de grossir, trouble des pratiques alimentaires et physiques pour maintenir ou réduire le poids, trouble endocrinien, retard de la puberté quand le trouble débute avant la puberté. Cette description statique peut rendre le diagnostic difficile et ne permet pas d'entrer dans la psychopathologie du trouble. Notre but dans cet article est de proposer, à titre d'hypothèse, un compte rendu de la logique psychopathologique du sujet anorexique.

Nous proposons de comprendre l'anorexie mentale comme un ensemble de techniques et de comportements visant, pour un sujet, à se définir entièrement soi-même et à obtenir par suite une reconnaissance intersubjective. Cette structure comportementale, finalisée – orientée vers l'extériorisation de la subjectivité –, est associée à une disposition psychique dans laquelle la notion du « soi » est problématique. Nous pensons, en effet, que les sujets anorexiques souffrent d'un sentiment d'indétermination du « soi », notamment en raison de la prévalence, parmi eux, de l'alexithymie. Cette dernière correspond à une difficulté à discerner et à nommer ses différents états affectifs³. Si elle n'est pas spécifique à l'anorexie mentale, elle est très présente dans cette psychopathologie, comme le mettent en évidence les travaux d'Annaïg Courty [2] ainsi que ceux de Joyce McDougall [13]. S'ajoute à l'alexithymie un faible sentiment interne du soi, en raison duquel le sujet anorexique va s'efforcer de trouver dans le corps-objet (le corps perçu de l'extérieur, et non le corps vécu de l'intérieur) une confirmation de son existence. Dorothée Legrand écrit en ce sens, en commentant un passage de l'autobiographie de Marya Hornbacher, *Wasted* : « [La] seule expérience du corps-sujet ne suffit pas à attester son existence. C'est même l'opposé : elle cherche à valider sa propre expérience [self-experience]/son propre sentiment d'existence [self-existence] dans l'expérience de son corps-objet, dans l'image de son corps » ([11], p. 519, notre traduction).

Or, comment le sujet anorexique procède-t-il pour ce faire ? Il s'engage dans le projet de modeler son corps et d'en faire une expression ou matérialisation de sa subjectivité à travers une instrumentalisation de son comportement alimentaire. La subjectivité doit devenir *visible* dans le monde physique et objectif dont les autres sont les témoins. La condition de sujet de la personne anorexique resterait en quelque sorte secrète, et douteuse, si elle ne se manifestait pas à travers cet *objet* qu'est le corps et qui joue le rôle de *preuve de son existence*. Hegel, puis Marx, ont proposé de concevoir le « travail » en général comme le processus par excellence par lequel un sujet produit, à l'extérieur de lui-même, un objet dans lequel il peut reconnaître ses propres « déterminations » ([7], t. I p. 55) – autrement dit les caractéristiques de sa vie subjective intérieure. Nous proposons l'hypothèse que l'anorexique « travaille » son propre corps comme matériau destiné à développer une *valeur expressive* de sa subjectivité, et non à demeurer dans sa forme spontanée et naturelle.

Or, il ne suffirait pas qu'un sujet ait besoin de s'exprimer et de se reconnaître dans des œuvres ou objets produits pour que sa démarche soit pathologique : au contraire, si nous lisons Hegel, cette démarche est consubstantielle à l'activité de toute conscience qui aspire à s'extérioriser dans le monde objectif afin d'être

³ Au-delà de la question des affects, on constate chez les anorexiques une faible capacité à interpréter correctement les sensations corporelles internes : « Les sujets anorexiques souffrent d'une "perturbation dans l'acuité de perception ou d'interprétation cognitive des stimuli venant du corps, la déficience la plus saillante étant l'incapacité à reconnaître les signaux des besoins nutritionnels" » (traduction de [10], p. 189).

reconnue par d'autres consciences et de mettre le monde extérieur en accord avec sa « réalité » ([7], t. I p. 55) intérieure. Ce processus, tout à fait typique du sujet doué de conscience, arrache au monde son « caractère farouchement étranger » ([7], t. I p. 55). Ainsi, si le sujet anorexique se contentait de reproduire, à l'échelle de son corps, l'activité de production dont parle Hegel, nous pourrions qualifier sa démarche d'atypique ou de marginale mais non nécessairement de pathologique⁴. Sans doute, l'anorexie mentale est-elle pathologique dans la mesure où elle est mue par une angoisse fondamentale : celle de n'être pas reconnue comme *sujet*. Elle est la stratégie conséquente consistant à *imposer* aux autres, par la médiation d'une forme corporelle, la reconnaissance de soi. Mais le critère de la pathologie consiste en ce que la démarche se concentre *exclusivement* sur le corps, de manière obsessionnelle et complètement autonomisée, ainsi que dans le fait que le sujet anorexique veuille radicalement se soustraire à toute contingence ou tout aléa susceptible d'intervenir dans le processus. Ce, à deux niveaux que nous expliciterons dans notre étude :

- 1) L'anorexique choisit le rapport au corps plutôt qu'une activité conventionnelle – professionnelle, par exemple –, car le corps est apparemment contrôlable et peut *a priori* être entièrement soumis à la volonté du sujet – du moins est-ce l'illusion constituant la prémisses du projet anorexique⁵ –, là où le travail engage des acteurs multiples et un risque d'échec de certaines expérimentations ;
- 2) L'anorexique veut contrôler le jugement que portent sur lui tous les autres sujets, en orientant systématiquement le jugement social par l'interposition d'un corps dont la forme doit contenir un ensemble de significations *déterminées*. Le corps anorexique doit *dire* quelque chose de celui qui le possède – sur le mode de l'objet –, et ce discours du corps doit être univoque, ne laissant aucune place aux jugements éventuellement erronés ou simplement imprévus que les autres pourraient porter.

Ces deux points permettent de comprendre le rapport entre le trouble anorexique et son contexte social. La quête de l'anorexique nous semble en effet liée au contexte général de la société occidentale moderne, dans lequel chaque individu reçoit une injonction à exister par ses propres forces et ressources, et doit se démarquer par des performances variées tout en s'émancipant des

⁴ De manière semblable, Dorothée Legrand explique que ce n'est pas la seule expérience, pour le sujet anorexique, de sa propre matérialité – c'est-à-dire de la dimension objective de son corps – qui serait « caractéristique de l'expérience pathologique ou anorexique » ([12], p. 244, notre traduction). L'anorexie mentale n'est pas adéquatement définie par le fait de faire l'expérience de soi sur le mode de l'objet – le corps-objet étant typiquement constitutif de l'expérience corporelle de soi –, mais par la « désintégration » ou rupture de complémentarité des différentes dimensions de ce que Dorothée Legrand nomme « conscience de soi corporelle » (*ibid.*).

⁵ Cette thèse peut sembler paradoxale avec celle selon laquelle l'anorexie mentale serait la peur d'un corps « hors de contrôle » qu'il faudrait domestiquer rigoureusement. Le corps fait en effet l'objet d'une perception ambivalente chez le sujet anorexique. Il apparaît comme domestiquable, en ce sens que le sujet a sur son corps un pouvoir qu'il ne saurait avoir sur d'autres sujets ou même sur des objets extérieurs (qui peuvent disparaître). Son corps en principe est sien et mû par sa volonté. Conjointement, le corps est perçu comme douteux, dangereux. Cela permet de mettre en évidence que, si le sujet anorexique choisit le modelage du corps, et sa domestication à travers le refus de ses besoins, c'est sans doute parce que le corps incarne ce qui, du « soi », n'étant pas connu (en raison de l'alexithymie évoquée), menace toujours d'être une sorte de force dévastatrice. Les anorexiques décrivent souvent leur appétit ou leur corps comme renfermant un « monstre », une « bête vorace ». Une anorexique avec laquelle nous avons réalisé un entretien avait décrit son corps comme un « ennemi complice », oxymore renvoyant de manière frappante à ce paradoxe. Nous pourrions dire qu'une distinction est implicitement faite, ici, entre le corps « biologique », qui obéit à une régularité nomologique (et donc peut être contrôlé), et le corps « fantasmé », qui est une projection de la subjectivité (et en l'occurrence d'une mauvaise subjectivité désirante qu'il faudrait censurer).

tutelles et structures collectives. Nous proposons l'hypothèse que le sujet anorexique est particulièrement sensible à cette hyper-individualisation, à l'injonction à la réussite individuelle, et qu'il essaie, tout en poursuivant la finalité de l'affirmation de soi et de la reconnaissance sociale, de se soustraire aux moyens conventionnels par lesquels les individus sont appelés à se distinguer. Ainsi, l'anorexie mentale serait une stratégie d'accomplissement individuel par une voie jugée plus sûre par le sujet, car dépendant essentiellement de lui et de sa volonté. En effet, et même si cela semble paradoxal au regard des notions de perfectionnisme et d'hyperactivité [9] fréquemment associées au diagnostic d'anorexie mentale, nous pensons que le sujet anorexique tente de ne pas recourir véritablement au travail et aux activités socialement encadrées pour être reconnu. Il essaierait ainsi d'œuvrer, plutôt que dans un cadre exogène, à l'intérieur d'un système – constitué par le rapport au corps et le comportement alimentaire – intégralement coupé des aléas sociaux et plus généralement de la part contingente de son existence.

L'anorexique choisirait ainsi le corps car celui-ci serait le seul domaine à l'intérieur duquel il serait entièrement souverain, tandis que les activités sociales habituellement offertes aux individus comme voies d'accomplissement comporteraient une quantité importante de variables incontrôlables et un risque d'échec constitutif. Le sujet anorexique serait celui qui, particulièrement anxieux à l'idée de devoir être *quelqu'un*, mais douloureusement conscient des risques d'échec structurellement liés à cet impératif dans les sociétés modernes, chercherait à se replier sur une stratégie corporelle supposément maîtrisable par laquelle il pourrait se faire connaître et reconnaître des autres. Nous montrerons néanmoins que, ce faisant, la personne anorexique ne parvient pas tant à affirmer sa subjectivité qu'à produire un type individuel *idéal* auquel sa personnalité demeure irréductible⁶.

⁶ La question demeure de savoir pourquoi, dans le contexte sociologique que nous décrivons, certains sujets seulement deviennent anorexiques tandis que d'autres ne mobilisent pas la « stratégie anorexique » d'accomplissement de soi. Certes, pour développer cette stratégie, et pas une autre, il faut qu'il y ait des facteurs prédisposants, et il faut que le sujet soit enclin à des comportements (en partie) autodestructeurs. Si la question ne peut pas être entièrement résolue, il est inévitable de constater que la majorité des sujets anorexiques sont des femmes, et que, pour un individu féminin, le « contrôle » passe, par excellence, par le modelage du corps, le poids, etc. Une femme est, bien davantage qu'un homme, poussée à penser que son « capital » est son propre corps, et que la vertu suprême du corps est la minceur. Cela ne répond toujours pas à la question de savoir pourquoi toutes les femmes ne deviennent pas anorexiques. Et à cette question, nous répondrons, avec Hilde Bruch, qu'il s'agit d'une rencontre entre des dispositions mentales, affectives, et des stratégies empiriques ou expérimentations (que les femmes sont donc plus disposées à mobiliser). Les jeunes femmes qui ont un « sentiment d'inefficacité » (décrit par Hilde Bruch, auquel nous reviendrons plus tard dans l'article), en plus d'être difficilement capables d'identifier leur « soi », leurs désirs propres ; celles qui sont persuadées de ne pas pouvoir être autonomes – en un mot les jeunes femmes qui ne pensent pas pouvoir accéder au statut de sujet – sont les plus susceptibles de développer une anorexie mentale. Ne deviennent anorexiques que des jeunes femmes qui chez qui l'accession à l'autonomie est vécue comme très imparfaite voire impossible. Ces éléments restent lacunaires, mais il y a toujours une part de contingence dans la trajectoire complexe qui pousse un individu à « se saisir » de l'anorexie mentale comme d'une stratégie défensive et d'accomplissement personnel (par exemple, certains milieux, comme celui de la danse ou des classes aisées, le favorisent). Dans cette complexité, où de nombreux facteurs interviennent, aucun n'est absolument nécessaire ni suffisant. Mais nous pourrions faire un « portrait » de la jeune femme qui a toutes les « chances » de devenir anorexique si elle est placée dans des conditions déterminées : 1) une femme, 2) une jeune femme, 3) une jeune femme qui ressent une pression particulièrement élevée à l'idée d'accomplir des prouesses, de réussir socialement et professionnellement (cela correspond souvent à des contextes familiaux que décrit Hilde Bruch, de classe moyenne ou aisée, où l'enfant est appelé à être « admiré » plutôt qu'aimé), 4) une jeune femme qui est souvent dépendante du désir des autres pour se sentir exister et n'a pas un sentiment d'existence autonome ou qui reposerait sur une idée suffisamment élaborée du « soi » (ce qui vient notamment de l'alexithymie), 5) une peur panique d'échouer et de tout ce qui est aléatoire, parce que la réussite est un enjeu de survie narcissique, non un simple « choix », 6) un contexte social plus large dans lequel la maigreur est désignée comme la garantie d'une réussite pour les femmes.

2. L'anorexie mentale dans la société de la performance individuelle

L'anorexie – du grec *anorexia*, dérivé, avec le préfixe *an* privatif, de *orexis* (« désir, appétit »), et signifiant littéralement « absence d'appétit » – constitue un syndrome diagnostique indépendant à titre d'anorexie *mentale*, et n'est pas une simple perte d'appétit rattachée à une maladie organique ou à un syndrome psychopathologique (par exemple l'hystérie ou la dépression) : « [...] [Suite] à l'intégration des pratiques de jeûne dans la sphère de compétence médicale, l'anorexie passe, dans le dernier tiers du XIX^e siècle, du statut de symptôme de diverses maladies, notamment organiques, à celui d'entité diagnostique ou symptomatique » ([2], p. 24).

Lorsque l'anorexie intervient comme symptôme dans des états organiques ou psychiatriques, « les malades se plaignent de cette perte de poids ou s'y montrent indifférents ; ils n'en tirent certainement aucune fierté comme c'est le cas des véritables anorexiques » ([3], p. 19). L'anorexie mentale se traduit par une restriction alimentaire délibérée, volontariste, et par résistance active à une faim normalement (voire intensément) ressentie : « Bien que l'absorption de nourriture soit nettement réduite, elle ne l'est pas en raison d'un manque d'appétit ou d'un moindre intérêt pour la nourriture. Au contraire, ces jeunes filles sont terriblement préoccupées par la nourriture et par le fait de manger, mais elles considèrent l'autoprivation et la discipline comme les vertus suprêmes, et elles condamnent la satisfaction de leurs besoins et de leurs désirs comme une honteuse habitude de s'écouter » ([3], p. 8).

Il s'agit pour nous, dans cette étude, de comprendre comment un sujet peut en venir à appliquer à son corps une « discipline » ([3], p. 8) aussi rigoriste, et en tirer une « fierté » ([3], p. 8) – autant de termes analogues à ceux que nous emploierions pour décrire le perfectionnisme d'un individu dans son travail. Selon nous, le sujet anorexique est, dans les termes d'Alain Ehrenberg, « fatigué d'entreprendre de devenir seulement lui-même et tenté de se soutenir jusqu'à la compulsion par des produits ou des comportements » ([4], p. 19). Mais ces comportements, alimentaires, ne sauraient être compris comme de simples « à-côtés » permettant de soulager l'individu dans sa quête épuisante de reconnaissance sociale. Ils tendent à devenir, dans le syndrome anorexique, le terrain exclusif d'expérimentation à travers lequel le sujet tente de devenir *lui-même* et d'obtenir à ce titre la validation des autres. De ce point de vue, l'anorexie mentale est un véritable travail, ou encore une performance. Mais ce travail se distingue des formes classiques du travail en ce sens qu'il place l'individu dans une relation étroite avec lui-même, relation qui se caractérise par son étanchéité aux aléas sociaux et à toute forme d'intrusion. Voici donc l'hypothèse que nous voudrions étayer : le sujet anorexique est celui qui, fatigué de devoir être *quelqu'un*, ne renonce certes pas à cette ambition, mais tente de *modifier* les conditions d'accès à l'expression de lui-même et à la reconnaissance.

2.1. Le contexte social de la fatigue d'être soi

Alain Ehrenberg identifie, dans son ouvrage *La fatigue d'être soi*, la dépression comme étant la maladie de l'individu moderne par excellence. Avec la transformation de la société française dans les années 1950, « les nouvelles possibilités d'ascension sociale, les mutations de la famille, les politiques du logement (qui diminuent le sur-entassement et accroissent les espaces pour une vie personnelle) et d'équipement collectif », la dépression devient le nouveau paradigme de la souffrance morale et en cela succède à la névrose. Après 1945, « l'urbanisation, la mobilité géographique, et les ruptures affectives qu'elle implique, la croissance de l'anomie sociale, les changements dans les structures familiales, la fragilisation des rôles sexuels traditionnels » [4] concourent à

générer de nouvelles dispositions psychologiques inclinant les individus à la dépression. La névrose relevait d'un conflit intrapsychique lié au poids et à l'intériorisation de certaines normes et contraintes sociales, familiales et collectives par l'individu. Elle dépendait d'un modèle social de la discipline et de l'obéissance, où étaient acceptées la finitude de l'existence ainsi que les nécessaires adaptations au *destin*. D'un point de vue psychanalytique, l'individu névrosé a intégré le principe de réalité, les limites que ce dernier impose au complexe narcissique infantile de toute-puissance, ainsi que les lois sociales qui font dépendre sa trajectoire et sa place de structures collectives et relationnelles indépendantes de lui : il n'est pas absolument « souverain⁷ » dans la vie qu'il mène. Le névrosé est tiraillé entre le « permis et [le] défendu » : il est un individu surmoïque, socialement encadré et borné dans ses possibles « excès » ; la société en quelque sorte le protège de ses propres débordements *via* la figure régulatrice de l'autorité paternelle ([4], p. 150).

Au contraire, l'individu dépressif ou déprimé, selon Ehrenberg, est partagé entre le « possible et [l']impossible ». Il s'est grandement émancipé des normes sociales et prétend pouvoir se définir par ses propres règles et moyens. La dépression apparaît alors « [...] dans un contexte de changement normatif qui devient sensible au cours des années 1960. En effet, les règles traditionnelles d'encadrement des comportements individuels ne sont plus acceptées, et le droit de choisir la vie qu'on veut mener commence sinon à être la norme de la relation individu-société, du moins à entrer dans les mœurs » ([4], p. 136).

Elle est corrélative d'une nouvelle configuration sociale où l'individu, parce que tout lui est désormais, *en droit*, possible – en termes principalement de mobilité et d'ascension sociales –, est en même temps hyper-responsabilisé quant à ce qu'il fait de son existence et se sent accablé par une telle responsabilité. Ainsi Norbert Elias peut-il souligner, dans *La société des individus*, que la possibilité de choisir son existence n'est pas seulement accessible, mais relève fondamentalement d'une *injonction* à l'autonomie. Les individus des sociétés modernes ne peuvent pas échapper à la nécessité d'être émancipés des structures collectives qui leur assignaient auparavant une place déterminée. Ils ne peuvent pas ne pas *se choisir* eux-mêmes : « Et comme, dans le cadre de ces sociétés étatiques de plus en plus diversifiées, les individus se dégagent en tant que tels des groupes plus restreints et plus étroitement liés des communautés préétatiques de naissance ou des groupes protecteurs, ils ont le choix entre un plus grand nombre de possibilités. Et ils disposent d'une plus large liberté de choix. Ils peuvent bien plus librement décider de leur sort. Non seulement ils *peuvent* devenir plus autonomes, mais ils le doivent. À cet égard, ils n'ont pas le choix » ([5], p. 169).

En outre, la démultiplication apparente des possibles tourne au vertige et à la difficulté de se choisir ainsi qu'au sentiment d'être constamment « insuffisant » devant toutes les vies qu'il est possible de réaliser : « Mais n'ai-je pas laissé s'étioler tous les autres talents qui m'étaient donnés ? N'ai-je pas laissé de côté beaucoup de choses que j'aurais voulu faire ? Il est dans la nature même des sociétés qui exigent de l'individu un plus ou moins haut degré de spécialisation de lui faire négliger une foule de possibilités qu'il n'utilise pas, de vies qu'il ne vit pas, de rôles qu'il n'aura pas joués, d'expériences qu'il n'aura pas vécues et d'occasions qu'il aura manquées » ([5], p. 180).

Dans les sociétés où « à la conformité à une norme unique se substituent progressivement une pluralisation des valeurs et une hétérogénéisation des modes de vie » ([4], p. 143), l'individu est structurellement conduit à développer le sentiment qu'il a manqué

un ensemble d'opportunités et que certaines parties de son être ne se sont jamais adéquatement exprimées à travers des projets et accomplissements. Enfin, plus l'individu est invité à se choisir, à trouver en lui-même et au moyen de ses propres ressources la voie de son épanouissement personnel et de sa réussite sociale, plus grand est le risque que cette démarche échoue et que l'individu soit inadapté : « [...] l'extension et l'organisation particulière de la tranche de vie située entre l'enfance et l'accession à la vie sociale adulte interviennent comme l'un des facteurs qui rendent plus difficile à l'individu son insertion dans la société des adultes et aggravent le risque qu'il ne parvienne pas à trouver un véritable équilibre entre ses inclinations personnelles, ses propres mécanismes de contrôle de soi et ses fonctions sociales » ([4], p. 173).

La question de l'inadaptation sociale chez les personnes anorexiques (et boulimiques) apparaît spécifiquement en lien avec la présence ou des antécédents de troubles anxieux [6]. On peut alors résumer la genèse du syndrome dépressif : le complexe de toute-puissance narcissique introduit chez l'individu *via* la croyance socialement construite qu'il peut accéder à une multiplicité de genres de vie, bascule dans un sentiment radical d'impuissance lorsque le réel impose à l'individu des limites et des frustrations – limites qu'il n'est plus préparé à tolérer. L'injonction à l'autonomie et à l'autosuffisance individuelles dégénère en responsabilité écrasante ainsi qu'en scepticisme et en effondrement des certitudes. Le symptôme principal de la dépression est alors la fatigue : « Les médecins doivent différencier ces “états” des maladies mentales, parce qu'il s'agit de troubles fonctionnels où l'épuisement du système psychique prédomine apparemment, les facultés de raisonnement et de jugement du patient restant entières » ([4], p. 66).

2.2. Vivre au risque de l'échec

Mais l'épuisement vient également de la nécessité de se prémunir contre le risque d'échec qui est consubstantiel à ce mode d'existence des individus. En effet, comme l'écrit Norbert Elias, non seulement l'individu est immanquablement voué à se demander si telle ou telle opportunité ne lui échappe pas, et à vivre avec la frustration de ne réaliser que certains possibles parmi tous ceux qui semblent s'offrir à lui. Mais, de plus, il vit dans l'*anticipation* de l'échec potentiel des démarches qu'il entreprend effectivement. Il n'y a pas seulement frustration par rapport à ce qui aurait pu être, mais également appréhension de ce qui sera, et anticipation anxieuse permanente de ce que la vie aura finalement été. L'individu moderne se projette dans son existence au futur antérieur. Il doit avoir présente à l'esprit, à chaque décision, la vision totale et à très long terme de son existence :

« La possibilité de rechercher seul, et dans une large mesure par son propre choix et ses seules forces, la satisfaction d'une aspiration individuelle comporte en elle-même des risques particuliers. Non seulement elle demande une dose considérable de persévérance et de perspicacité à long terme, mais elle pousse aussi constamment l'individu à laisser de côté les chances occasionnelles qui s'offrent à lui au bord du chemin, à négliger les impulsions momentanées, au profit de la poursuite d'objectifs à long terme dont il escompte une satisfaction durable. [...] La plus grande liberté de choix et l'augmentation des risques vont de pair. On peut atteindre les objectifs qui donnent son sens et son accomplissement à l'aspiration personnelle, et on peut y trouver la satisfaction qu'on en espérait. On peut les atteindre à moitié. Le rêve était peut-être plus beau que la réalité. On peut les manquer et poursuivre son existence avec le sentiment d'avoir gâché sa vie. [...] Dans le cadre de ces sociétés il y a autant d'aspirations différentielles et

⁷ « [...] s'insinue sociologiquement, et dans la plus grande joie à l'époque, l'individu pur, c'est-à-dire un type de personne qui est son propre souverain » ([4], p. 156).

de chances offertes à l'individu que de risques d'échec » ([5], p. 179).

Or, l'anxiété liée à l'augmentation du risque d'échec, identifiée par Norbert Elias, et la fatigue d'être soi qui en découle, analysée par Alain Ehrenberg, nous semblent toutes deux absolument déterminantes pour comprendre le moteur de l'anorexie mentale. Marya Hornbacher peut ainsi écrire dans son ouvrage autobiographique *Wasted* :

« J'étais incroyablement fatiguée de moi-même. Je voulais accomplir cette chose grandiose qu'on attendait de moi, quelle qu'elle soit, [...] et en être quitte. Pouvoir dormir. [...] Je pense qu'il est important de relever que les troubles du comportement alimentaire sont probablement une version culturelle et générationnelle du bon vieux burnout. [...] Je n'avais pas la moindre idée de ce que je ferais de moi une fois le "succès" atteint, mais je ne pouvais pas renoncer au besoin affolé de l'atteindre non plus. [...] Les personnes atteintes de TCA tendent à être à la fois intelligentes et compétitives. Nous sommes terriblement perfectionnistes. [...] Nous devenons malades [...] de devoir paraître impressionnantes. [...] Je devins épuisée du sentiment d'être constamment sur scène, portant les habits d'un autre, récitant le texte d'un autre » ([8], p. 135-136, traduit et cité dans [14]).

La psychiatre et psychanalyste Hilde Bruch écrit, et la résonance est frappante avec le récit autobiographique de Marya Hornbacher, que « Les jeunes filles en période de croissance peuvent ressentir cette libération comme une exigence, et avoir l'impression qu'elles doivent faire quelque chose de remarquable. Beaucoup de mes malades ont exprimé le sentiment qu'elles étaient accablées par le très grand nombre d'occasions potentielles qui s'offraient à elles, et auxquelles elles "devraient" répondre, qu'il y avait trop de possibilités de choix et qu'elles avaient peur de ne pas choisir correctement » ([1], p. 7).

Dans sa thèse de médecine, portant sur *Les spécificités cognitives de l'anorexie mentale*, Amanine Turcq résume ainsi « l'approche socio-culturelle » de l'anorexie mentale : « Les possibilités illimitées de réalisation personnelle offertes par notre société contemporaine soumettent l'individu à un idéal de réussite anxiogène. Plus le nombre de choix est important, plus la probabilité de faire le mauvais choix est grande [...]. [...] Devant cette peur de l'échec, cette responsabilisation trop précoce de l'individu, et l'absence de figure d'opposition, l'adolescent ne peut faire porter la culpabilité de son échec à ses parents ou toute autre figure d'autorité. Le comportement anorexique peut être lu comme un auto-sabotage » ([15], p. 33).

Si nous partageons le diagnostic sur les données socio-culturelles favorisant l'émergence de l'anorexie mentale, nous n'en concluons pas, néanmoins, que cette dernière relèverait d'un « auto-sabotage ». C'est bien la fatigue liée au sentiment de devoir accomplir une prouesse qui motive le développement de l'anorexie mentale : « Je délaissai la parade de l'excellence... » ([8], p. 135-6, notre traduction). Mais le TCA joue un rôle nettement différent d'un simple auto-sabotage : « ... en quête d'un chemin en apparence plus simple pour atteindre la considération que je voulais : un trouble du comportement alimentaire [TCA] » ([8], p. 135-6, notre traduction). Le TCA n'est pas vécu comme un renoncement ni n'a pour finalité le retranchement dans un espace coupé des interactions sociales : il apparaît comme une voie plus sûre et plus rapide vers le succès : « Les anorexiques se trouvent prises dans ce processus parce que, de quelque façon étrange, il comble le besoin urgent qu'elles ont de se singulariser et de se faire remarquer » ([1], p. 34).

Ainsi, l'anorexie mentale est mue par un désir d'accélérer le délai nécessaire à l'accomplissement personnel. Nous citons plus haut Norbert Elias, évoquant l'allongement du temps de formation entre, d'une part, l'enfance, où l'individu n'a pas intériorisé un ensemble de mécanismes d'autocensure, et, d'autre part, l'âge adulte, où l'individu est censé être fonctionnel et avoir trouvé un équilibre entre ses « aspirations personnelles, ses propres mécanismes de contrôle de soi et ses fonctions sociales » ([5], p. 173). L'allongement de cette période transitoire de formation, entre deux états, correspondait aussi, selon Elias, à l'augmentation des risques que l'individu ne parvienne pas réellement à s'insérer et à s'adapter. C'est la période durant laquelle l'individu se projette le plus dans des projets à long terme dont il « escompte une satisfaction durable » ([5], p. 179), projets qui exigent beaucoup de discernement et de « persévérance » ([5], p. 179). Or nous pensons que c'est précisément cette période intermédiaire de formation, particulièrement longue dans les sociétés décrites par Elias, qui est propre à susciter, pour certains sujets, un désir de raccourcissement : Marya Hornbacher est impatiente d'avoir été et d'être au repos. Si l'anorexie mentale en ce sens semble devenir le médium exclusif de l'accomplissement de soi, permettant une accélération du temps des études et de la formation, les travaux de Muriel Darmon⁸ mettent cependant en évidence que les deux fronts corporel et scolaire ne sont pas d'abord opposés. Ils s'inscrivent, en effet, dans une démarche générale de prise en main qui s'apparente à une refonte de soi pluridimensionnelle :

« Le régime n'est donc ici qu'une des composantes de l'entreprise qui marque l'engagement dans la carrière anorexique : un ensemble à la fois diversifié et cohérent de pratiques dont la spécificité première est leur caractère volontariste. [...] Il s'agit en effet de se faire un corps, se faire un style vestimentaire, se faire un niveau scolaire choisi et non pas subi, et enfin de se faire une "culture en béton", et tout ceci en "y allant à fond". » Pour désigner cette transformation de soi par l'effort, à la fois dans sa cohérence et dans son caractère volontaire, Yasmine parle de « prise en main » ([3], p. 130).

Néanmoins, chez les jeunes femmes anorexiques enquêtées par Muriel Darmon qui s'engagent dans une telle démarche et établissent une continuité et complémentarité entre la réussite scolaire (*capitaux culturels*) et l'amaigrissement (*capitaux corporels*), l'ambition de maigreur⁹ finit par dominer entièrement le processus, en rendant impossible, par ses effets secondaires – principalement une fatigue généralisée – le travail scolaire : « [...] Parce que j'étais fatiguée le soir je pouvais pas me remettre à lire... Donc ça [la lecture] c'est quelque chose sur lequel j'ai mis une croix, je me suis dit : "Là-dessus, j'arrive pas." Et c'est pareil, j'ai compensé par autre chose : "J'arrive pas à ça mais..." c'était une égalité, "mais je perdrai plus de poids la semaine prochaine" » [Christine, C] ([3], p. 270).

Muriel Darmon pose alors une question fondamentale à laquelle nous essaierons de répondre : « [La] question se pose alors de la tension pratique croissante qui s'instaure entre ces différents fronts. Au bout d'un moment, en effet [...], le travail sur le front corporel commence à mettre en péril le travail sur le front culturel : du fait de la fatigue physique, du risque de ne plus pouvoir suivre les cours en classe, et de l'hospitalisation le cas échéant. Comment expliquer alors que le front corporel devienne ainsi prioritaire, que le travail sur ce front soit continué aux dépens

⁸ « "commencer" : s'engager dans une prise en main » ([3], p. 130).

⁹ Rappelons que les anorexiques peuvent être minces aussi bien que maigres. Contrairement à une idée répandue, les anorexiques maigres se rendent généralement compte de leur maigreur. C'est la volonté d'« avoir de la marge » pour se sentir en sécurité qui les pousse à maigrir davantage.

du front scolaire ? Selon quelles modalités la culture est-elle ainsi sacrifiée au corps ? » ([3], p. 272).

Nous pensons que le « front corporel » acquiert la priorité, non seulement parce que la fatigue liée à l'amaigrissement et aux restrictions alimentaires empêche le travail sur le « front scolaire », mais parce qu'il constitue une trajectoire dont le rendement est apparemment plus assuré que celui d'une éventuelle carrière académique ou professionnelle. Pour comprendre ce choix, il faut avoir à l'esprit un trait fondamental de la psychologie anorexique, que mettent en lumière les recherches de Hilde Bruch : le « sentiment sous-jacent d'inefficacité » ([1], p. 9). Les sujets anorexiques, qui donnent souvent de prime abord « une impression de force et de vigueur » ([1], p. 9), sont en fait rongés par la conviction profonde « d'être [impuissants] à changer quoi que ce soit dans leur vie » ([1], p. 9) : « Beaucoup [de jeunes femmes anorexiques] sont tourmentées par la crainte d'être incapables d'avoir avec les autres des rapports d'égalité, ou d'être taxées de manquer d'indépendance. Au cours de ces dernières années, j'ai vu plusieurs malades qui, pour prouver leur aptitude à vivre en société, tenaient absolument à prendre des décisions dramatiques, comme par exemple d'entreprendre seule, à 16 ans, un voyage à l'étranger. Pour beaucoup d'entre elles, une telle quête forcée d'émancipation et d'indépendance accélère nettement la maladie [...] » ([1], p. 85).

Nous retrouvons bien ici l'anticipation anxieuse de la capacité individuelle à s'insérer socialement, évoquée par Elias, doublée chez le sujet anorexique d'une conviction presque superstitieuse de sa propre inefficacité. C'est cet « arrière-plan de sentiment d'impuissance face aux problèmes de la vie » ([1], p. 85) – et face à la pression qu'exerce la nécessité impérieuse d'être *quelqu'un* – qui explique « le souci frénétique de contrôle [du] corps et de ses exigences » ([1], p. 85). Dans le rapport à son corps, l'individu anorexique se sent d'abord *souverain* : en principe, rien n'interfère entre sa volonté, ses actes et les effets qu'ils produisent sur son corps. Le rapport au corps est ce par quoi le sujet anorexique *échappe* à son sentiment d'inefficacité, qui correspond à une angoisse de ne pas parvenir à produire une incidence positive sur le réel. Si la perte de poids est grisante pour le sujet anorexique, c'est parce qu'il constate que, s'agissant de son corps, à défaut du réel, ses techniques fonctionnent. L'anorexie mentale crée un état d'euphorie qui doit son existence au sentiment préexistant, profondément ancré dans la construction identitaire du sujet anorexique, que ses efforts n'aboutiront à rien.

3. L'expression de soi manquée à l'origine et à l'intérieur de l'anorexie mentale

Deux caractéristiques permettent de préciser, du moins en partie, le choix de répondre à la pression sociale et au sentiment d'inefficacité par un modelage du corps, et non par une autre forme de création ou d'auto-transformation. 1) Le corps a un caractère *permanent* et qui est toujours « présent », contrairement aux autres œuvres qui ne sont que ponctuelles et qui n'accompagnent pas tout le temps, physiquement, leur créateur. 2) Le corps est accessible *immédiatement* et, en principe, obéit à des lois physiologiques plutôt régulières (contrairement à l'esprit, qui peut être très performant et fécond un jour, et complètement inopérant un autre). En somme, il est plus « facile » de compter sur le corps que sur l'esprit, dont les performances ne sont pas quantifiables comme le sont celles du corps. Et il s'agit pour le sujet anorexique d'établir un véritable programme chiffré dont l'aléa (ou l'irrégularité et les phases de latence) ne fasse(nt) pas partie. Ainsi, le rapport au corps apparaît comme une délivrance. Il est exempt des aléas qui caractérisent les moyens plus couramment empruntés par les individus pour se réaliser. Il soustrait le sujet aux doutes quant à sa

capacité à mener à bien son entreprise : les techniques d'amaigrissement *fonctionnent* invariablement. Cependant, la démarche anorexique, qui se substitue aux moyens de formation classiques des individus, échoue à exprimer véritablement le soi. Si elle vise à raccourcir le délai de l'accomplissement personnel, c'est en ce sens qu'elle contourne, dans un même geste, une véritable extériorisation de la subjectivité. Elle n'est alors pas l'équivalent de l'activité productrice pratique décrite par Hegel et évoquée plus haut. Le corps n'est pas *travaillé* par le sujet anorexique afin de devenir la forme matérialisée de sa subjectivité, reproduisant et épousant, à l'extérieur, ses déterminations intérieures.

3.1. Acquérir un type d'identité plutôt qu'une identité

Exprimer le soi véritable semble nécessairement une tâche infinie au sujet anorexique, parce qu'il peine à en identifier la substance et les frontières. Davantage que vers le soi, c'est donc vers un *type* d'identité que le corps anorexique fait signe pour obtenir une reconnaissance sociale : « Souvent, [les jeunes filles anorexiques] ne savent pas elles-mêmes ce qu'elles veulent ou ce qu'elles attendent. Esther exprimait cela très ouvertement avant de partir à l'université. "Ce qui m'inquiète, c'est que je ne sais pas quel genre de fille je devrais être. Est-ce que je serai du genre sportif, est-ce que je serai sophistiquée, ou bien est-ce que je serai studieuse ?" » ([1], p. 78).

C'est précisément parce que le « soi » est indéterminé, ses délimitations incertaines, que l'ambition de l'exprimer dans le monde objectif et extérieur paraît insurmontable au sujet anorexique. Alain Ehrenberg évoque un sujet tiraillé par la partition du possible et de l'impossible : il ne sait pas de quoi il est capable, ni qui il est. Chez le sujet anorexique, cette difficulté, consubstantielle à l'individu moderne, d'identifier son ipsité et ses limites – « quand je suis seule je ne peux déterminer à quoi je ressemble. Je vois des qualités, mais rien en fait qui soit moi » ([1], p. 174) –, devient une angoisse radicale d'être vide : « Comme d'autres anorexiques, [Mara] était tourmentée par des impressions de vide ; elle ne savait pas quel rôle jouer. [...] Un jour qu'elle faisait des courses, Mara se sentit soudain assaillie par la question : "Qui est-ce que je veux être ?" [...] » ([1], p. 174).

Faisant écho au désir d'accélération que nous mentionnions, nous trouvons, parmi les propos de patientes que rapporte Hilde Bruch, la description frappante de l'angoisse des « espaces libres » ([1], p. 111) dans la journée, espaces déclenchant quasi systématiquement des accès boulimiques suivis de vomissements pour les saturer : « Le temps c'est comme quelque chose qu'il faut traverser immédiatement. C'est une épaisse forêt et il me faut la traverser. Lorsqu'il y a des espaces libres dans la forêt, je ne sais pas comment les traverser, et j'ai peur, j'ai terriblement peur. Les espaces libres, sans contours précis, me font horriblement peur. Je vis en sorte de n'avoir pas à leur faire face » ([1], p. 111).

Ainsi, l'anorexie mentale n'est pas seulement une ruse se substituant aux procédés par lesquels les individus modernes sont appelés à s'accomplir dans le monde social, mais procède originellement d'une angoisse profonde de l'indétermination du soi. L'individu fatigué de devenir lui-même qu'évoque Alain Ehrenberg n'est d'ailleurs pas simplement un sujet qui posséderait toutes les clefs de son intériorité et n'aurait plus qu'à les transposer adéquatement à travers une activité créatrice donnée. C'est un sujet épuisé de devoir se définir en premier lieu. Or, à travers ses pratiques corporelles, l'anorexique triomphe en apparence de cette double contrainte – identifier et transposer extérieurement le soi –, et atteint néanmoins la validation sociale recherchée. Comment procède-t-il exactement ? L'efficacité – temporaire – de la méthode anorexique tient au fait que la maigreur, qui vaut comme un emblème de la subjectivité, permet d'orienter systématiquement le jugement de l'interlocuteur vers un ensemble de représentations

déterminées : « Je voulais être une anorexique. J'avais pour objectif d'être un autre genre de personne, une personne dont les passions étaient ascétiques plutôt qu'hédonistiques, une personne qui réussirait, dont l'énergie et l'ambition étaient concentrées, pures, dont le corps passait toujours après l'esprit et "l'art"¹⁰. »

Le travail d'amaigrissement a pour finalité que les interactions sociales et les assignations publiques ne soient plus subies, mais choisies, contrôlées : « [...] les interviewées s'assurent du fait qu'il n'est pas possible, à partir d'un certain point [à partir d'un certain niveau de maigreur], que l'assignation publique soit différente de leur propre catégorisation de leur corps » ([3], p. 165). En l'occurrence, la maigreur renvoie à un genre d'identité censé être sans équivoque : être maigre, c'est être discipliné, doué d'une force de caractère et d'une volonté de fer, c'est encore être ambitieux et capable, peu enclin aux plaisirs charnels qui sont associés à une mollesse et une paresse jugées honteuses¹¹. Ainsi la maigreur renvoie positivement à certaines qualités, et négativement à d'autres : « À la présentation de soi sur le mode de la prise en main et du travail sur le corps est en effet associé un mépris explicite du "laisser-aller" qui se manifesterait à la fois dans les pratiques alimentaires et le corps des autres. Le fait de manger (et notamment de manger voracement, ou de faire de la nourriture quelque chose de « convivial ») est tenu pour de la "vulgarité" méprisable » ([3], p. 285).

La maigreur fait signe vers un type d'individualité et permet d'obtenir des interlocuteurs un jugement nécessairement favorable. En effet, le « caractère radical de la maigreur peut [être] présenté [...] comme une façon [...] de changer la règle du jeu des assignations en imposant la catégorie par laquelle on est perçue » ([3], p. 285). Muriel Darmon développe la thèse que la maigreur correspond à l'imposition d'une nouvelle « catégorie » transcendant les normes courantes du jugement social. La maigreur anorexique, extrême, « permet [...] l'obtention d'un corps "hors de normes", c'est-à-dire qui est trop loin des normes habituelles pour pouvoir être jugé par les autres [...] » ([3], p. 285). Nous pensons que cela est vrai des sujets anorexiques ayant atteint une forme radicale et spectaculaire d'émaciation. Pour de nombreux sujets anorexiques, cependant, la maigreur atteinte n'est pas cette maigreur ostensiblement morbide. Elle se rapproche davantage de l'esthétique du mannequinat : une maigreur considérable, mais non cadavérique. Ainsi il est toujours vrai de dire que le sujet anorexique contrôle le jugement social par son apparence, mais ce contrôle tient plutôt à l'équivalence, socialement reconnue, entre maigreur et excellence, raffinement, détermination, etc., qu'à l'imposition d'une nouvelle catégorie *sui generis*. On peut alors dire que le sujet anorexique exploite les représentations positives dont la maigreur est socialement investie pour neutraliser la part aléatoire et potentiellement défavorable du jugement social.

3.2. L'échec inévitable de la stratégie anorexique

Cette stratégie a un prix : l'expression manquée de soi-même, et la frustration qui guette conséquemment tout sujet anorexique : « Il fallait me faire apparaître meilleure aux yeux d'autrui. Et pour cela, il y a deux façons. Soit on est obligé de se mentir pour avoir l'air meilleure, soit il faut faire de vrais efforts dans le monde réel. Maintenant, je regrette de ne pas avoir fait plus d'efforts et

¹⁰ "I wanted to be an anorectic. I was on a mission to be another sort of person, a person whose passions were ascetic rather than hedonistic, who would Make It, whose drive and ambition were focused and pure, whose body came second, always, to her mind and her "art" ([8], p. 107). Traduit dans [14].

¹¹ Néanmoins, la fierté du sujet anorexique – à l'idée d'être « au-dessus » des besoins organiques, de façon quasiment surnaturelle – s'accompagne de la honte du corps dans la mesure où la stratégie anorexique échoue à supprimer l'affect qui la motive initialement. La fierté est à la mesure de la honte, cette dernière s'y trouve conservée « en creux ».

plus souvent. Je pense que cela aurait été beaucoup plus sain » ([1], p. 100. Nous soulignons).

L'anorexie mentale est ici associée, par une patiente de Hilde Bruch dénommée Lucy, à un mensonge, une sorte de fable dans laquelle un sujet se persuade qu'il est « digne d'intérêt parce [qu'il maigrît] » ([1] p. 100), tout en ayant sourdement conscience de l'absurdité d'un tel subterfuge : « Je pense que si j'avais le sentiment d'avoir accompli quelque chose, je m'aimerais mieux. Je vois bien que s'accrocher à la minceur n'a pas de sens. Où cela m'a-t-il menée ? [...] Maintenant, je veux être stimulée et m'intéresser à quelque chose » ([1], p. 121).

On voit nettement que la quête effrénée de minceur est opposée au fait d'accomplir une chose réelle dont le sujet puisse être satisfait. De même, la patiente aspire à se projeter dans le monde extérieur au lieu d'être repliée sur le corps et la nourriture comme seuls objets de préoccupation : « Auparavant, il me suffisait de penser au repas suivant et de rêver à la nourriture que j'avais demandée » ([1], p. 121). Il ne s'agit pas pour nous de dire que l'obtention de la maigreur ne requiert pas d'intenses et pénibles efforts – ils sont paradoxalement bien plus extrêmes que ceux qu'engage un travail conventionnel. Mais il importe de décrire, avec les patientes, des efforts qui sont perçus rétrospectivement comme vains et faux : ils n'aboutissent qu'à truquer imparfaitement et rapidement la réalité. La maigreur est ainsi une fausse promesse qui renvoie inéluctablement le sujet à la recherche de ce qu'il est.

4. Conclusion

Nos développements nous permettent ainsi de voir que l'anorexie mentale correspond, dans le contexte social hyper-individualisé décrit par Norbert Elias et Alain Ehrenberg, à une stratégie visant à réduire systématiquement la part aléatoire et incertaine de niveaux multiples de la réalité : (a) la quête de soi-même, (b) l'expression et l'accomplissement de soi-même à travers des activités pratiques données, (c) l'obtention d'une validation intersubjective grâce à la réalisation de ces activités. En effet, (a) le sujet anorexique substitue à la recherche vertigineuse de son identité l'affirmation d'un type d'individualité dont la maigreur est censée être allégorique. Pour ce faire, (b) il concentre ses efforts et le développement d'une série de techniques sur son corps qui lui donne un sentiment d'efficacité et de toute-puissance puisque rien n'interfère en principe entre ses actes et leur incidence immédiate sur le corps. Enfin, (c) le corps maigre qu'il produit ainsi neutralise la contingence et la variabilité du jugement social en instrumentalisant les valeurs positives dont la maigreur est communément investie. Paradoxalement, c'est bien à la frustration de n'être pas soi-même que conduisent les pratiques anorexiques, qui produisent ironiquement, pour paraphraser inversement Alain Ehrenberg, une fatigue de ne pas être soi. Il y a, en effet, une fatigue de « ne pas être soi », parce que l'anorexie mentale, tout en étant une transgression, échoue complètement à faire accéder le sujet à l'autonomie qu'il désire. Ainsi, c'est en passant par l'anorexie mentale que le sujet a une chance de s'apercevoir, par la caducité de la solution qu'il expérimente, de la nature du problème et de la nécessité de lui apporter une autre réponse : être « soi » en un sens tout à fait différent.

Déclaration de liens d'intérêts

Les auteurs déclarent ne pas avoir de liens d'intérêts.

Références

[1] Bruch H. L'énigme de l'anorexie. Paris: PUF; 1979.

- [2] Courty A. Difficultés socio-affectives dans l'anorexie mentale : impact sur la sévérité du trouble et comparaison avec le syndrome d'Asperger. Université René Descartes - Paris V; 2013.
- [3] Darmon M. Devenir anorexique. Une approche sociologique. Paris: La Découverte; 2008.
- [4] Ehrenberg A. La fatigue d'être soi. Dépression et société. Paris: Odile Jacob; 2000.
- [5] Elias N. La société des individus. Paris: Fayard; 1997.
- [6] Godart NT, Flament MF, Perdereau F, Jeammet P. Facteurs prédictifs de l'inadaptation sociale chez les patients anorexiques et boulimiques [Social disability in Anorexia nervosa and bulimia nervosa]. *L'Encéphale* 2003;29:149-56.
- [7] Hegel GWF. Esthétique. Paris: Aubier; 1944.
- [8] Hornbacher M. Wasted. A memoir of anorexia and bulimia. New York: Flamingo; 1998.
- [9] Kohl M, Foulon C, Guelfi JD. Aspects comportementaux et biologiques de l'hyperactivité dans l'anorexie mentale. *L'Encéphale* 2004;30:492-9.
- [10] Legrand D. Subjective and physical dimensions of bodily self-consciousness, and their dis-integration in anorexia nervosa. *Neuropsychologia* 2010;48:726-37.
- [11] Legrand D. Ex-nihilo: forming a body out of nothing. *Collapse* 2011;VII:499-558.
- [12] Legrand D. Objects and others: diverting Heidegger to conceptualize anorexia. *Philos Psychiatr Psychol* 2012;19:243-6.
- [13] McDougall J. L'économie psychique de l'addiction. *Rev Fr Psychanal* 2004;68:511.
- [14] Merand M. L'anorexie mentale comme production aliénée de soi-même. Implications philosophiques; 2019, <https://www.implications-philosophiques.org/actualite/une/lanorexie-mentale-comme-production-alieene-de-soi-meme/>.
- [15] Turcq A. Les spécificités cognitives de l'anorexie mentale; 2016.